

Les jumeaux dans Les météores de Michel Tournier; un cas particulier de pronominalisation

Christopher Elson

[Communication préparée pour le cours de Linguistique de texte de R. Kocourek et préparée dans le cadre des colloques de gradués le 25 novembre 1987.]

C'est un homme parlant que nous trouvons dans la nature, un homme parlant à un autre homme, et le langage enseigne la définition même de l'homme.

(BENVENISTE, 259)

Tu es l'autre absolu.

(TOURNIER:287)

Dans *Les météores* de Michel Tournier (1975), l'existence d'une cellule gémellaire occasionne une réflexion sur l'identité humaine, réflexion qui implique nombre de nos processus langagiers usuels, en particulier nos efforts pour faire référence aux individus, pour en parler avec précision. Dans cette optique, nous pourrions constater que les jumeaux, Jean et Paul, représentent un cas particulier, profondément révélateur des difficultés de toute théorie de la pronominalisation. Il sera nécessaire de rattacher ces difficultés à certaines questions de nature ontologique. Le résultat sera une interrogation sur un processus essentiel du langage, qui se situe dans le discours psychologique et philosophique du roman.

Au premier abord, la question qui nous préoccupe peut paraître très simple: "Qu'est-ce qu'un pronom?" Nos impressions générales sont très utiles, et mettraient, sans doute, l'accent sur l'idée de remplacement: un pronom remplace un nom. Cette idée se trouve en quelque sorte confirmée dans la littérature. *Le bon usage* de Maurice Grevisse insiste sur la notion de substitut; si le pronom ne remplace pas précisément le nom, il le représente (Grevisse 1980: 254). C'est donc l'image (on devrait peut-être dire l'ombre) d'un nom employé là où le nom serait "inapte (ou disconvenant)" (Guillaume, cité dans Baylon et Fabre, 1981:31), soit par un désir d'économie stylistique, soit par besoin de combler un vide connotatif avec un référent suffisamment vague. Selon cette conception traditionnelle, le pronom est une forme

abrégée, plus directe, qui peut fonctionner à la place d'une autre partie du discours.

Il est aisé de voir que cette formulation est problématique; certains pronoms, notamment les pronoms personnels, ne remplacent rien, comme le notent Arrivé, Gadet et Galmiche dans *La grammaire d'aujourd'hui* (Arrivé et al. 1986:568):

Le pronom s'utilise souvent en dehors de toute relation contextuelle à un nom: dans je travaille ou personne ne rit, je et personne, incontestablement pronoms, ne "remplacent" aucun nom. Et il ne sera pas plus exact de dire qu'ils fonctionnent comme des noms [...].

Il faut donc distinguer entre les représentants, qui se définissent par rapport à un nom, et les pronoms qui sont employés absolument, comme le dit Grevisse (1980:524). Le terme absolu est peut-être trompeur, car même ces derniers dépendent d'une relation contextuelle; le pronom n'a aucun point de repère absolu, c'est une entité linguistique qui, dans toutes ses formes, semble dépendre du contexte de l'énoncé. Par conséquent, il faudra nuancer notre question initiale et nous demander à quoi et comment se réfèrent les différentes sortes de pronoms. On verra que les pronoms constituent une sorte de cadre essentiel, cadre qui assure non seulement la cohérence de l'énoncé, du texte, mais qui soutiennent aussi l'identité personnelle dans sa relation précieuse à autrui. L'exemple des jumeaux est extrêmement suggestif.

Même une phrase aussi innocente que "Tu iras avec ta mère faire des achats au Bon Marché, moi j'irai avec ton frère aux Galeries Lafayette" (Tournier 1975:282) est intéressante. Lorsqu'un père parle à ses enfants, on pourrait s'attendre à ce que la pronominalisation soit assez sûre, que le tutoiement implique un individu bien spécifique, connu de l'énonciateur; dans le cas des jumeaux ce serait ou Jean, ou Paul. Si tel était le cas, on aurait une double certitude: le pronom tu semble s'employer absolument, c'est-à-dire qu'il y a une référence directe à un individu; de surcroît, le tu fonctionne aussi comme le remplaçant d'un nom propre, soit Jean, soit Paul. Malheureusement, ce que Tournier appelle la gémellité ébranle toutes nos certitudes référentielles; le tu ne se réfère qu'à un être partiel, possible, ne remplace qu'une ambiguïté, car les jumeaux sont identiques, même leur père Edouard n'arrive pas à les distinguer. Comme l'explique Paul:

Edouard n'a jamais été capable de nous distinguer et il n'a jamais voulu en convenir. Il avait décidé un jour, mi-sérieusement, mi-plaisamment: "Chacun son jumeau. Vous Maria-Barbara [la mère] prenez Jean puisque c'est votre préféré. Moi je choisis Paul." Or le préféré de Maria-Barbara, c'était moi, ma mère me tenait justement dans ses bras à ce moment-là, et ce fut Jean éberlué... qu'Edouard souleva de terre et fit mine d'emporter avec lui. Dès lors le rite fut établi et chaque fois que l'un de nous passait à sa portée, Edouard s'en emparait indistinctement, l'appelait "son" jumeau, son préféré [...] mais bien qu'il eût prudemment renoncé à nous désigner par nos prénoms - *il disait Jean-Paul comme tout le monde* - il y avait une tromperie dans son manège qui nous heurtait au plus vif.

(:164-165; c'est moi qui souligne)

On pourrait en conclure que l'ambiguïté déjà présente au niveau des pronoms découle d'une confusion plus significative sur le plan des noms. Ceci est vrai, jusqu'à un certain point, mais si l'on revient aux deux catégories pronominales principales, déjà esquissées, on voit que l'hésitation ne vient pas uniquement de la nominalisation. D'abord les emplois dits absolus: si le père, ou qui que ce soit, dit tu il ne peut évidemment pas se tromper, ce pronom repère un individu, il ne remplace rien. Il est toutefois intéressant que derrière le tu se cache un vous, le frère-pareil qui risque de surgir, de détruire la relation privilégiée établie par le tutoiement. Le tu se réfère à la fois à une présence et à une absence, à un individu et à son double postulé, attendu. Il ne fonctionne pas à la place d'un nom, son emploi escamote l'emploi d'un nom qui serait nécessairement ambigu. Il en va de même pour la troisième personne du singulier où il s'accompagne toujours d'un point d'interrogation. Comme l'explique l'oncle Alexandre: "[...] il existe à côté de lui [le jumeau solitaire] un vide, un puissant *appel d'être*, la place en creux de son frère absent" (:382). On doit se demander: "Où est l'autre?"

C'est justement la question qui s'impose lorsqu'on prend en considération le pronom personnel je. A quoi se réfère-t-il

au juste? Il est clair que l'exemple des jumeaux est très instructif à cet égard. Le côté paradoxal du je suggère que l'ambiguïté de la pronominalisation notée chez les jumeaux n'est que la manifestation d'un problème plus général, lié à la structure de toute énonciation.

Dans un passage émouvant des *Météores*, Jean le jumeau rebelle se voit ridiculisé lorsqu'il exige que chaque frère soit photographié séparément pour leurs cartes d'identité. Le père, insensible à ce désir d'indépendance, d'identité personnelle, mêle tous les petits portraits et demande à Jean de les trier:

[...] j'étais incapable de distribuer ces photos entre Paul et moi autrement qu'au hasard [...] j'étais pour la première fois et par surprise confronté à un problème que tout le monde dans notre entourage rencontrait plusieurs fois par jour: distinguer Paul et Jean. Tout le monde, sauf nous précisément. Certes tout n'était pas commun entre nous. Nous avions chacun nos livres, nos jouets et surtout nos vêtements... Mais si nous les distinguons par des signes imperceptibles aux autres [...] ces critères n'avaient pas cours pour des photos qui témoignaient, elles, d'un point de vue extérieur à notre couple.

(:280-281)

Ce passage révèle la logique essentiellement intérieure des pronoms je, tu et nous - la difficulté pour nous tous et toutes de nous voir de l'extérieur, de nous poser comme entité objective devient pour les jumeaux une angoisse horrible. Où, donc, se trouve cet autre, c'est-à-dire, à quoi font référence ces pronoms personnels? Emile Benveniste dans son livre *Problèmes de linguistique générale* (1966:261) offre ce commentaire fort intéressant: "Or ces pronoms se distinguent de toutes les désignations que la langue articule, en ceci: ils ne renvoient ni à un concept, ni à un individu [...]." Et plus bas, en page 262: "La réalité à laquelle il [le terme il] renvoie est la réalité du discours."

L'une des conclusions que l'on pourrait tirer de la prise de conscience gémellaire est peut-être la notion d'un je amplifié, multiple, pluriel. Selon les théoriciens de la langue une telle chose est impensable; on peut citer Baylon

et Fabre, auteurs de la *Grammaire systématique de la langue française*, qui insistent sur cette différence entre les pronoms :

On remarque que il, justement parce qu'il n'est pas spécifique, connaît un pluriel véritable et normalement formé: + s; au contraire, je et tu n'ont pas de pluriel véritable: nous, ce n'est pas je + je mais je et non-je.

(Baylon & Fabre 1981:34)

Certes, d'une perspective sans-pareil (comme l'appellent les jumeaux) chaque je, chaque moi (si l'on ose faire cette extrapolation) est bien séparé, indépendant, il n'y a aucune possibilité d'identité partagée. (Quoiqu'on puisse formuler une conception du nous qui tiendrait compte de la participation de plusieurs je, il serait tout de même impossible de nier le décalage fondamental qui existe au sein même de ce concept unificateur.)

Que dire donc de l'option étonnante qui nous est offerte par Jean: "Ici une formule identitaire, $A+A=A$ (Jean + Jean-Paul). Là une formule dialectique $A+B=C$ [...]" (:279). Bien qu'il insiste ici sur la différence entre l'amour fraternel (et stérile) des jumeaux et l'amour des sans-pareil, le contraste nous est tout de même utile. La formule d'identité exprime sans aucun doute une sorte d'identité partagée, un je pluriel, forme niée par la grammaire codifiée et par l'usage, mais tellement évocatrice comme entité d'imagination.

Pour les jumeaux, l'acte de dire je, tu ou nous ne correspond aucunement aux processus suggérés par Baylon et Fabre. Ce n'est pas un acte d'exclusion, ni un effort pour s'affirmer aux dépens du non-je. En effet, la cellule gémellaire relativise la distinction je/non-je. Dans toute affirmation du sujet parlant il y a également une reconnaissance du sujet à l'écoute; chaque conversation entre les jumeaux commence avec la même phrase clef, "Bep, tu joues?" (:184), formule bizarre qui est un rappel à l'ordre, qui insiste sur la réciprocité, sur l'unité des frères.

Or, avec les jumeaux, Tournier a construit un modèle imaginaire qui affirme que le je et le tu se complètent, et que le nous, loin d'être une sorte d'illusion nécessaire englobant un je certain et un vague non-je, est une série de reflets enrichissants.

Le rapport je-tu, constitutif du discours, est également nécessaire à l'identité personnelle, comme le dit Paul (:197-198):

Tu aimeras ton prochain comme toi-même
[...]. Inintelligible paradoxe pour le sans-pareil qui ne peut concevoir d'amour de soi que dans une restriction à l'épanchement vers les autres, dans un mouvement de retrait, d'avare retenue, d'égoïste revendication de son intérêt personnel. [...] Tandis que nous ... Le mouvement qui nous emporte hors de nous, l'essor de notre jeunesse, le don de nos forces vives à notre entourage, cette fontaine généreuse et belle, c'est d'abord et principalement - et exclusivement - au frère pareil qu'il va [...].

Ceci devient très clair lors de la fugue de Jean, le mécontent, qui essaie de briser le couple, de trouver une place dans le monde des sans-pareil. Le fait que cette tentative échoue brutalement renforce l'idée d'une dualité qui n'en est pas une, le jumeau "déparié" ne peut que disparaître. Il n'est pas étonnant que Paul parle à un moment donné d'un "dialogue absolu" (:184), dont l'absence implique la mort.

Cette idée rejoint certaines des théories d'Emile Benveniste qui insistent sur les fondements de la subjectivité dans la langue, dans le discours:

Le langage n'est possible que parce que chaque locuteur se pose comme sujet en renvoyant à lui-même comme je dans son discours. De ce fait, je pose une autre personne, celle qui tout extérieure

qu'elle est à "moi" devient mon écho au-

quel je dis tu et qui me dit tu.

(Benveniste (1966:260))

Cette souplesse de la langue qui nous permet, au moment de la communication, d'être à la fois sujet et objet, c'est ce que Benveniste appelle "la conséquence pratique" de "la polarité des personnes" (Benveniste:260). "Jean-Paul" est l'illustration parfaite de "l'écho" évoqué par Benveniste, mais la communication gémellaire tend à rapprocher les deux

pôles pour permettre à chaque individu de s'affirmer dans sa relation avec l'autre (renvoyant ainsi à l'idée d'un dialogue absolu). Benveniste (1966:260) a formulé une idée similaire: "C'est dans une dialectique englobant les deux termes [je et tu] et les définissant par relation mutuelle qu'on découvre le fondement linguistique de la subjectivité." C'est-à-dire, "A+A=A".

Dans un très beau passage, Tournier (:287) révèle à quel point il est sensible à la logique gémellaire, logique qui rejoint à bien des égards, la théorie du discours et de la subjectivité dans la langue, exposée par Benveniste:

Tu es l'autre absolu. Les sans-pareil ne connaissent de leurs voisins, amis, parents, que des qualités particulières, des défauts, des travers, des traits personnels, pittoresques ou caricaturaux qui sont autant de différences avec eux. Ils se perdent dans ce détail accidentel et ne voient pas, ou voient mal, l'être humain, la personne qu'il recouvre.

Or c'est justement à la présence de cette personne abstraite que m'a habitué pendant des années -- les années de notre enfance et de notre jeunesse -- la présence de mon frère-pareil à mes côtés. Car tout ce bric-à-brac pittoresque ou caricatural sur lequel butent et s'hypnotisent les sans-pareil placés en face les uns des autres, n'avait aucun poids, aucune couleur, aucune consistance pour nous, étant le même de part et d'autre. Le manteau bariolé de la personnalité qui arrête le regard sans-pareil est incolore et transparent au regard gémellaire, et lui laisse voir abstraite, nue, déconcertante, vertigineuse, squellettique, effrayante: l'Altérité.

Benveniste pourrait très bien incorporer cette personne abstraite, cet autre absolu dans sa conception de l'énonciation type, où la relation dialectique de je et tu s'expliquerait par la structure, l'existence même de l'énonciation, liée intimement à l'existence de la conscience individuelle. Encore Benveniste (:254):

C'est pourtant un fait à la fois original et fondamental que ces formes "pronominales" ne renvoient pas à la "réalité" ni à des positions "objectives" dans l'espace ou dans le temps, mais à l'énonciation, chaque fois unique, qui les contient, et réfléchissent ainsi leur propre emploi.

La logique purement intérieure (mais paradoxalement ouverte) de la cellule gémellaire, c'est-à-dire l'ubiquité et l'identité parfaite de l'autre, qui le rendent absolu, cette relativité profonde du je et du tu constituent un modèle de la relation langagière, qui, selon Benveniste, est nécessaire à la subjectivité: "C'est un homme parlant que nous trouvons dans le monde, un homme parlant à un autre homme, et le langage enseigne la définition même de l'homme." (Benveniste 1966:259). Voilà le dialogue absolu.

Jusqu'ici nous avons considéré surtout les pronoms personnels; il importe de regarder maintenant, même très brièvement, les implications de notre démarche pour les autres formes pronominales. Ce qu'on a appelé la logique intérieure/extérieure de la pronominalisation (suggérée et soutenue par la cellule gémellaire) nous donne un outil fort utile pour considérer les pronoms de la troisième personne. Comme l'explique Benveniste (:265):

Il faut garder à l'esprit que la "3^e personne" est la forme du paradigme verbal (ou pronominal) qui ne renvoie pas à une personne, parce qu'elle se réfère à un objet placé hors de l'allocution. Mais elle n'existe et ne se caractérise que par opposition à la personne je du locuteur, qui, l'énonçant, la situe comme "non-personne". C'est là son statut. La forme il...tire sa valeur de ce qu'elle fait nécessairement partie d'un discours énoncé par je.

Il faut se souvenir de la "relation contextuelle" d'Arrié, Galmiche et Gadet. Ici on pourrait dire que c'est le fait même d'être contextuel, relatif à un énonciateur, présent dans un discours, qui garantit une référence, quoique souvent difficile à élucider, pour tout pronom.

Il est loisible de récapituler brièvement. A travers les multiples suggestions de ce grand roman notre investigation de la pronominalisation s'est beaucoup compliquée, les questions de référence et de la relation contextuelle étant profondément liées aux notions de la subjectivité et de l'objectivité dans la langue. Les écrits de Benveniste nous ont permis de tirer des conclusions intéressantes à propos du rôle des pronoms dans la structure du langage, structure qui reflète très bien la logique de la cellule gémellaire. Ces réflexions rejoignent le raisonnement central du roman qui cherche à élucider la relation précieuse de l'individu à autrui. Pour conclure, cédon's la parole à Paul, l'un de ces jumeaux merveilleux (:198-199):

Rien n'est retenu, tout est donné, et pourtant rien n'est perdu, tout est gardé, dans un admirable équilibre entre l'autre et le même. Aimer son prochain comme soi-même? Cette impossible gageure exprime le fond de notre coeur et la loi de ses battements.

Bibliographie

- Arrivé, Michel et al. 1986. La grammaire d'aujourd'hui. Paris: Flammarion.
- Baylon, Christian & Paul Fabre. 1981. Grammaire systématique de la langue française. Paris: Nathan.
- Benveniste, Emile. 1966. Problèmes de linguistique générale [1]. Paris: Gallimard.
- Grevisse, Maurice. 1980. Le bon usage. 11^e édition. Paris: Duculot.
- Tournier, Michel. 1975. Les météores. Paris: Gallimard.